

LITTÉRATURE FRANÇAISE

# Nicolas Bréhal : Fantômes de Pigalle

Jean-Claude Lamy

Un assassin conduit par la fantaisie du romancier peut nous combler d'horreur et de plaisir à la fois. C'est le cas de ce Gaspard de la nuit, le tueur qui hante le dernier roman de Nicolas Bréhal, disparu le 31 mai 1999 à l'âge de 47 ans. En relisant *Le Sens de la nuit*, on comprend mieux l'originalité de cet écrivain populaire et racé, Prix Renaudot en 1993, capable de rivaliser avec les meilleurs créateurs de personnages énigmatiques en train d'évoluer dans des décors de crépuscule, de brumes et de rues mortes. A la parution du livre, André Brincourt notait dans son feuillet du *Figaro littéraire* : « Nous n'étions pas loin du petit chef-d'œuvre, en tout cas du roman le plus troublant du genre. D'autant que Nicolas Bréhal fait magiquement vivre les fantômes de Pigalle : anges sulfureux, beautés virtuelles, et renverse sournoisement les sentiments : goût du dégoût de soi, plaisir de défier la naissance du jour. » Effectivement, nous sommes en présence d'une histoire aussi troublante et magique que la naissance du jour et la tombée du soir. D'autant qu'elle porte en soi tous les mystères de la vie, de la mort et du néant.

L'auteur, qui, dès son premier roman, *Les Étangs de Woodfield*, avait fait merveille par son réalisme poétique, parvient ici à une émotion contenue en tissant des intrigues étranges où l'impatience de vivre se mêle à l'épouvante de mourir. A travers le parcours sanglant de Gaspard, dans le quartier de Pigalle, on croit retrouver l'ombre d'un Guy

Georges, que la police a arrêté place Blanche. Mais tous les *serial killers* finissent par se ressembler, et les troublantes coïncidences entre des affaires criminelles qui vont rejoindre la fiction sont le domaine des puissances du hasard.

Le destin d'un assassin poussé par une force invincible appartient en effet à l'imaginaire romanesque lorsque Nicolas Bréhal écrit : « *Quand le soir arriva, n'apportant sur la ville aucune fraîcheur, puis la nuit, Gaspard sentit son bonheur menacé par un état de souffrance qui s'empara brusquement de lui. Une terrible migraine cognait dans ses tempes, un singulier gargouillement résonnait dans ses oreilles, ses mains se couvrirent peu à peu d'une sueur anormale avant que la surface entière de sa peau ruisselât d'un liquide impur, acide, comme si un mal inconnu lui donnait des accès de fièvre entrecoupés de grolotements.* » Cet irrépressible besoin de tuer, de trouver une nouvelle

victime, de répéter les gestes d'horreur, d'aller jusqu'au bout du drame, tout cela génère une sensation d'angoisse. Gaspard devient l'incarnation du mal comme l'était Fantomas semant l'épouvante sur les nuits de Paris. Pour lutter contre cet autre « empereur du crime », il fallait un enquêteur au flair infailible. En l'occurrence Achille, un juvénile inspecteur qui aime la poésie et distinguera dans *Les Fleurs du mal* l'image assez nette de ce gibier de potence.

Cette *crapule invulnérable* comme les machines de fer *Jamais, ni l'été ni l'hiver*, *N'a connu l'amour véritable...*

L'ultime création de Nicolas Bréhal, avant la nuit du tombeau, fut le silence funèbre qui cernait le tueur des rendez-vous nocturnes. Un héros désespérément seul.

**Le Sens de la nuit**

de Nicolas Bréhal Folio



Nicolas Bréhal : les mystères de la vie, de la mort, du néant. (Photo Jacques Sassier.)

ESSAIS

# Alfred Sauvy : pour une politique volontariste

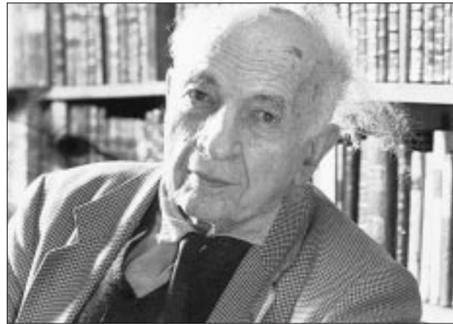
Anne Brioux

Serions-nous en train de vieillir ? C'est en tout cas ce que semble penser Alfred Sauvy qui voit notamment dans le non-renouveau des générations et le refus d'adopter une réelle politique d'immigration (en particulier en France) les signes d'un essoufflement des civilisations occidentales.

A travers un ouvrage de quelque six cents pages (réédité récemment et rassemblant des extraits de *L'Histoire économique de la France entre les deux guerres*, *La Machine et le Chômage*, *La Théorie générale de l'histoire de la population* et enfin de *L'Europe submergée*), l'économiste nous expose sa vision de l'évolution des sociétés contemporaines. D'une manière générale, il déplore une gestion passive des conséquences du passé et se bat contre le malthusianisme.

Mort en 1990, le père des fameuses formules « les Trente Glorieuses » et le « Tiers-Monde » était une figure parmi les économistes du siècle passé. Dans la préface, Jean-Claude Chesnais écrit : « *Il était sans doute le dernier survivant de l'esprit des Lumières, tant par sa culture, phénoménale, que par son enracinement dans le XIX<sup>e</sup> siècle (il était né en 1898) et surtout par l'éclectisme de ses goûts. Son talent allait de la statistique à l'histoire, en passant par l'économie, les mots croisés, le bridge, le ski, le théâtre, la critique littéraire ou le conseil politique.* » D'aucuns le compareraient tantôt à Balzac tantôt à Pagnol...

Partant du principe selon le-



Sauvy : contre l'essoufflement des civilisations. (Photo Christian Vioujard/Gamma.)

quel chaque débouché crée son propre débouché (à l'instar de Jean-Baptiste Say), Alfred Sauvy propose la mise en œuvre d'une politique volontariste fondée sur quelques grands principes. On pourrait appeler cela le « sauvisme ». C'est-à-dire la préférence pour l'avenir sur le présent ; le choix de l'innovation contre l'immobilisme, le souci du bien commun (opposé à la routine des intérêts particuliers) ; la volonté de récompenser ce qui se mérite par rapport à ce qui s'hérite. Bref, une sorte d'humanisme « adapté » aux réalités sociologiques et économiques contemporaines. Par exemple, afin de tirer le meilleur profit des fruits de la croissance, il explique qu'il faut notamment privilégier la souplesse, l'innovation et l'équilibre démographique. Autre exemple, l'économiste ne semble favorable ni à l'abaissement de l'âge de la retraite ni à la réduction du temps de travail. Il y voit des signes de vieillissement avancé de nos civilisations. A propos de la poli-

tique d'immigration, il fait un parallèle entre les années 30 et la fin du siècle. En effet, au lieu « d'utiliser » une main-d'œuvre riche et productive et de l'intégrer d'une manière durable au sein de la société française, on se contente d'une politique passive. Dans un contexte de chômage structurel et de paupérisation d'une fraction non négligeable des populations peu qualifiées, les partis politiques sont incapables de tenir un discours cohérent face à la pression migratoire en provenance des pays du Sud. Cela encourage sans doute les malentendus et la xénophobie, écrit Alfred Sauvy. Et même si « nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles », ce n'est pas une raison pour accélérer le processus de vieillissement... en menant des politiques malthusianistes plus ou moins avouées.

**Le Vieillessement des nations** d'Alfred Sauvy Gallimard/Tel

SCIENCE-FICTION

# Dantec, la fleur du Mal

Olivier Delcroix

Depuis qu'il est entré en littérature par la Noire, on sait que Maurice G. Dantec est une tête brûlée. Dans ses outrances, ses excès, ses fulgurances, cet enragé littéraire suit l'apocalypse par tous les pores. Depuis 1993 et *La Sirène rouge*, suivi deux ans plus tard des *Racines du Mal*, cet écrivain marginal qui vit maintenant au Canada, loin de la France, écrit compulsivement des histoires qui ne sont ni tout à fait du polar, ni tout à fait de la science-fiction.

Sur la couverture de son troisième livre, il a tenu à imposer une image dont peu de gens s'étaient préoccupés jusque-là. Pourtant, Dantec persiste et signe dans l'édition de poche paru en « SF Folio » et non plus dans la Noire de Gallimard. Il s'agit d'un majestueux arum à spathe blanche sur fond jaune. Drôle d'endroit pour évoquer les fleurs et leur langage. Connaissant pourtant l'esprit encyclopédique et tordu de Maurice Georges Dantec, on ne peut s'empêcher de plonger dans les significations et autre symbolisme souterrain de cette plante altière, dont le Grand Larousse nous dit qu'elle donne des « fruits rouges toxiques ».

L'arum s'épanouit tout d'abord dans les lieux marécageux où l'eau stagnante, voire croupissante engouffrit tous les espoirs d'abondance et de fertilité. « *Cette nature marécageuse engendre des milleux véneux et donc dangereux : l'ellébore y est fétide, la renoncule scélérate et l'arum repoussant* », prévient le botaniste du XIX<sup>e</sup> siècle Montfalcon. Mais dans le langage des fleurs courant, on découvre bientôt que l'arum symbolise « l'âme » et parfois également « le piège ». Il est donc amusant de percevoir la complexité du message de Dantec à travers cette intrigante couverture. L'âme du monde poussée dans la fange d'un marécage dangereux, serait-elle vénérable ? L'homme donnerait-il des fruits

porte en elle la prochaine mutation de l'humanité, synthèse de l'Homme et de la neuromatrice créée par Darquandier dans *Les Racines du Mal*. Elle est donc recherchée par tout ce que la planète compte en 2014 de sectes postmillénaristes et de hackers déjantés.

Dès les premiers chapitres de cette fresque angoissante, on retrouve la hargne du style de ce prince du néopolar. Mais cette fois plus de limite à la fusion des genres. Là où *Les Racines du Mal* racontaient une traque, la traque d'une secte sanglante, *Babylone Babies* est d'abord le récit d'une naissance : naissance de Toorop à un monde furieusement éclaté par la réalité cyber, naissance du nouvel Homme, aussi supérieur à nous que nous le sommes au singe. Le voyage de Marie est prétexte à de belles scènes de flammes, notamment après une bataille épique en plein centre de Montréal, la jeune femme échappe à tous, escorte et poursuivants.

Quoi qu'il en soit, le roman prend soudain une dimension métaphysique ambitieuse et ralentit son rythme d'une étrange manière. On pense aux *Particules élémentaires* de Houellebecq. D'ailleurs, comme le précise Dantec dans une interview : « *Ce livre fut pour moi un choc esthétique. C'est une meilleure chose qui soit arrivée à la littérature française*



Maurice G. Dantec. (Photo Jacques Sassier.)

depuis longtemps, explique Dantec. Houellebecq joue sur le terrain du nihilisme schopenhaurien. Moi, je joue du côté de Nietzsche. Nous nous rejoignons sur le fait que le monde est un immense générateur de souffrance. » On comprend soudain ce que veut dire le titre et on aurait bien voulu voir au-delà de l'avènement des « Enfants de Babylone ». Ne serait-ce que pour savoir quel sort ils nous réservent, à nous autres humains, déjà classés comme une simple étape de l'évolution.

**Babylone Babies** de Maurice G. Dantec Folio SF

# Les dix essais dont on parle

Chaque semaine, nous demandons aux principaux critiques de la presse de nous donner leur jugement sur les livres parus récemment. Ils nous disent s'ils ont aimé passionnément : ♥♥♥♥, beaucoup : ♥♥♥, un peu : ♥♥, pas du tout : ◇.

	Michel Crépu (L'Express)	Jean Cazeneuve (Les Dernières Nouvelles d'Alsace)	Claude Jannoud (Le Figaro)	Arnaud Spire (L'Humanité)	Jean-Jacques Brochier (Le Magazine littéraire)	Henri-Christian Giraud (Le Figaro Magazine)	Aude Lancelin (Le Nouvel Observateur)	Jacques Gantié (Nice-Matin)	Bruno de Cessole (Valeurs Actuelles)	Pierre Vavasseur (Le Parisien Aujourd'hui)
<b>1</b> Les Cent-Jours ou l'esprit de sacrifice de Dominique de Villepin (Perrin)	♥♥♥♥	♥♥♥♥	♥♥	♥	♥♥	♥♥♥♥	♥♥	♥♥	♥♥♥♥	♥♥♥♥
<b>2</b> Les Plats de saison - Journal de l'année 2000 de J.-F. Revel (Seuil)	♥♥	♥♥♥♥	-	-	♥♥	♥♥♥♥	♥♥	♥♥♥♥	♥♥	♥♥♥♥
<b>3</b> Tout mon temps de Pierre Daix (Fayard)	♥♥	♥♥	♥♥♥♥	♥♥♥♥	♥♥♥♥	♥♥	-	♥♥♥♥	♥	-
<b>4</b> Journal d'un biographe de Jean Chalot (Plon)	♥♥	♥♥♥♥	-	-	♥♥♥♥	♥♥♥♥	-	♥	♥♥	♥♥
<b>5</b> Adios, Tierra del Fuego de Jean Raspail (Albin Michel)	♥♥♥♥	♥♥♥♥	-	♥	-	♥♥♥♥	-	♥♥	♥♥♥♥	-
<b>6</b> Comme un adieu dans une langue oubliée de Guy Dupré (Grasset)	♥♥	♥♥	-	-	♥♥	-	-	♥♥	♥♥♥♥	♥♥♥♥
<b>7</b> Honoré d'Estienne d'Orves d'Estienne de Montéty (Perrin)	♥♥	♥♥	-	-	♥♥	♥♥♥♥	-	♥♥	♥♥	-
<b>7</b> Maintenant de Diane de Margerie (Mercure de France)	♥♥	♥♥	♥♥	-	♥♥♥♥	-	-	-	♥♥	♥♥
<b>9</b> Embrasser la vie de Christine Anothy (Fayard)	♥♥♥♥	-	-	-	-	-	-	-	♥♥	♥♥♥♥
<b>10</b> Les Dreyfusards sous l'occupation de Simon Epstein (Albin Michel)	-	♥♥♥♥	-	♥	-	-	-	-	-	-

**LE CHAPEAU.** « L'auteur n'est pas un masticateur de tambouille de cantine, il déguste chaque événement comme un mets avec sa mémoire et sa sensibilité de gastronome de la vie. Bref, on ne lui en conte pas. » Martine de Rabaudy (L'Express) à propos de l'essai de Jean-François Revel, *Les Plats de saison* (Seuil).

INTERNET

# Les écrivains au suffrage universel

Sébastien Le Fol (slefol@lefigaro.fr)



Les éditions du Cherche-Midi ont trouvé une idée sensationnelle pour faire leur publicité. Avant hier, la maison de la rue du même nom a mis en ligne sur son site deux manuscrits inédits : *Fleur*, du journaliste Frank Maubert et *Les Mémoires d'un arbre*, de Carole Zalberg, une traductrice de 35 ans. Ces deux premiers romans ont été sélectionnés par le comité de lecture. La décision de les publier ou non dépendra des internautes, qui sont invités à voter via Internet pour le texte de leur choix.

Cette initiative pose plusieurs questions : Pourquoi le comité de lecture du Cherche-Midi ne prend-il pas tout seul la décision de publier alors que c'est précisément sa fonction ? Dès lors, à quoi servent les éditeurs ? En quoi un vote électronique, facilement manipulable

de surcroît, est-il garant de la qualité littéraire d'un texte ?

Que deviendra l'auteur ayant obtenu le moins de voix ? A-t-on pensé aux difficultés qu'il rencontrera pour se faire éditer ailleurs sachant que le suffrage universel l'a rejeté ?

Aura-t-on recours au Conseil d'État en cas d'égalité ?

Quoi qu'on en pense, l'opération lancée par le Cherche-Midi manque sérieusement d'audace. Pourquoi se cantonner à des textes inédits (de bonne facture, en l'occurrence), alors que c'est l'ensemble de la littérature que l'on pourrait soumettre au vote des internautes ? On pourrait, par exemple, leur demander quels auteurs il faudrait retirer des librairies. On imagine très bien les résultats du scrutin. Balzac ? Dépassé. Proust ? Trop long. Montherlant ? Moralement suspect. Malraux ? Pilleur de tombes...

**Qui ?** Les éditions du Cherche-Midi. **Adresse :** <http://www.cherche-midi.com>

Poésie Le choix de Bernard Delvaille

# Yves Mabin Chennevière

Perforant l'exil dégenère l'image invisible, inondation lenteur efface la limite du rêve désir donne au dégoût obstacle le goût du dégoût à l'impulsion le besoin charnière de fuir.

Yves Mabin Chennevière rassemble, aux éditions de La Différence, sous le titre *L'Immersion rebelle*, ses deux précédents livres de poésie, auxquels il ajoute un recueil inédit, dont ce poème est extrait.